

CANADA.

QUEBEC, 6 AOUT 1869.

Le *Nes* de Montréal constate, comme un signe de bon augure, le fait qu'un steamer a pris la mer à Halifax, portant un carquois pour Montréal et Toronto.

Jusqu'à ce jour, le commerce entre les provinces maritimes ne s'est développé que lentement, et n'a pas pris un essor très-rapide, et l'on s'explique facilement cet état de choses.

Les vaisseaux-marchands trouvaient facilement des chargements pour les ports du bas du fleuve, mais ils devaient revenir sur lest. Or, ces voyages n'étaient pas rémunérateurs. Mais les choses sont à la veille de changer.

Les provinces qui allaient s'approvisionner de farine sur les marchés américains, commencent à demander les céréales à la province d'Ontario. Cette dernière, en retour, qui achetait son charbon aux Etats-Unis, va chercher ce combustible dans les houillères de la Nouvelle-Ecosse. Il s'en suit que les vaisseaux peuvent compter sur des chargements dans chaque voyage.

Montréal et Toronto font de grands efforts pour nouer des relations commerciales avec les provinces maritimes. Québec ne veut pas rester en arrière, et nos marchands voient les mines de richesse qu'ils peuvent exploiter en ne se laissant point devancer.

Mercredi dernier, les citoyens d'Outaouais ont donné un grand dîner à Sir Francis Hincks. M. le shérif Powell, président. Parmi les invités, on remarquait Sir J. A. Macdonald, M. Howe, M. le juge Armstrong, M. Scott, M. P.

M. Howe, en répondant au toast porté aux volontaires, s'est prononcé contre l'indépendance du Canada et l'annexion, et a dit que nous devons faire tous nos efforts pour conserver le bien colonial.

Sir J. A. Macdonald a répondu au toast porté au gouvernement du Canada. Le premier ministre a rappelé ses luttas avec Sir F. Hincks, luttas dont lui Sir John a fait mention en portant le toast. Cependant, malgré leurs divisions politiques, ils n'ont cessé d'être bons amis.

Sir Francis Hincks a fait un long discours dans lequel il a passé en revue sa vie politique au Canada. Nous donnerons une analyse de ce discours dans notre prochain numéro.

Les fénies—dont on n'avait pas entendu parler depuis longtemps—lèvent la tête depuis quelques jours, et les chefs démocrates, dans leurs discours bien entendus, l'Angleterre et ses colonies.

Il ne faut point s'étonner de ce tapage : c'est une des scènes principales de la comédie féminine. A chaque époque fixe, ces incorrigibles blagueurs s'agitent, se trémoussent, poussent les hauts cris, en prédisant que le dernier jour de la perfide Albion est arrivé.

Les gens sensés accoutumés à ce manège savent ce que signifie ce mouvement. C'est un signe évident que le Pactole ne roule plus ses flois d'or dans les coffres de la confrérie.

Aussi, les chefs prononcent des discours patriotiques à seule fin de préparer les votes et de pouvoir pratiquer des saignées dans la bourse de leurs trop crédules et trop enthousiastes adhérents.

Comme les vieilles ficelles étaient usées, les grands-centres ont imaginé un nouveau moyen d'alléger les bourses. Ils proposent de s'unir avec la jeune cubaine et, avec l'aide de cette dernière, ils s'empareront du Canada. Ce sera la tâche d'avant-déjeuner. Sûrs ensuite d'un pied à terre, ils iront délivrer Cuba du joug des Espagnols. Le projet n'est-il très-beau sur le papier ? Voici comment le *Courrier des Etats-Unis* fait part de cette nouvelle à ses lecteurs :

« On a parlé depuis quelques jours, et l'on parle encore d'une prétendue alliance entre la Junie, ou les Juntes cubaines et l'organisation féminine. Il n'est question de rien moins que d'une descente en commun au Canada, qui, une fois dévalé du joug de l'Angleterre, deviendrait le quartier général des libérateurs de la colonie espagnole. Ce que ce plan a de ridicule et d'absurde saute aux yeux, et il va sans dire que personne ne le prendrait au sérieux.

« On n'a vraiment pas d'idées de ces théories bizarres qui, au nom de nous ne savons quelle liberté, s'arrogent du droit de vie et de mort sur des populations qui ne connaissent pas les agresseurs, et qui n'ont avec eux aucune espèce de solidarité.

Il paraît que le Prince Alfred ne viendra en Canada que l'automne prochain. Il doit assister, avant son départ pour l'Amérique, à l'inauguration du canal de Suez, qui aura lieu au mois de novembre.

Nous empruntons au *Journal des Trois-Rivières* les 3 détails biographiques suivants sur le révérend M. Harper :

« M. Harper naquit avec une âme aux sentiments élevés qui ne se démentit jamais dans toutes les périodes de sa vie. Il est né dans le district de Québec, le 18 septembre 1801. Il fit ses études au séminaire de Québec où il se distingua par une grande piété, une douceur exemplaire et une abnégation qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir. Il était le fils d'un père protestant et d'une mère catholique. M. Harper partit pour les missions de la Rivière Rouge le 6 mai 1822. Sa charité et sa piété filiale l'engagèrent à aller dans ces contrées pour obtenir la conversion de son père. Ce fut là un de ses principaux motifs. Dieu exauça son désir. Il eut la consolation de voir entrer dans le giron de l'Eglise catholique, l'auteur de ses jours.

Il arriva à la Rivière Rouge le 8 août

1822, où il fut tonsuré par Mgr. Provancher le 18 du même mois, minora le 18 septembre 1824, fait sous diacre le 17 octobre de la même année, diacre le 25 du même mois et prêtre le 1er novembre suivant. Il est demeuré à la Rivière Rouge pendant près de sept ans, accomplissant avec un zèle et un désintéressement remarquables, tous ses devoirs de prêtre missionnaire auprès des peuplades sauvages qu'il lui fallait convertir et conserver à la foi.

Il quitta la Rivière Rouge le 20 septembre 1831 et arriva à Québec le 15 novembre de la même année. Le même jour il fut nommé curé de Saint-Grégoire par l'évêque de Québec et il y est demeuré jusqu'au 31 juillet 1869, jour de sa mort, l'espace de 37 ans et huit mois et demi. Il était, conséquemment, âgé de 67 ans, 10 mois et 13 jours, et avait 44 ans et 9 mois de prêtrise.

Il nous reste maintenant à raconter ce qu'il a été sa vie à Saint-Grégoire. Pour dire tout le bien qu'il a fait, pour énumérer toutes les bonnes œuvres qu'il a accomplies, toutes les consolations qu'il a prodiguées, pour démontrer toute l'affection dont il jouissait parmi ses ouailles, il faudrait plus qu'une notice bibliographique. Mais nous allons en esquisser les principaux traits.

M. Harper s'est distingué à Saint-Grégoire par son zèle pour l'éducation, pour l'instruction de la jeunesse. Il comprenait toute l'importance que l'on doit attacher au développement des qualités du cœur et des facultés de l'esprit. Il s'est dévoué pour cette noble cause. Dans tous les rangs de sa paroisse il a fait établir des écoles qu'il a dirigées en grande partie par ses sages conseils. Il les visitait souvent, prenait un grand intérêt aux progrès des élèves, et portait une grande attention au programme des études. Si la paroisse de St. Grégoire possédait aujourd'hui le couvent qui fait son ornement et sa gloire, c'est dû en grande partie à son zèle désintéressé, à son grand désir de répandre une saine éducation parmi le peuple. Malgré son grand âge, ce zèle ne se ralentissait pas et il avait l'intention de faire construire une magnifique bâtisse pour ce couvent, lorsque la mort est venue l'enlever à l'affection de ses paroissiens. C'est une œuvre qu'il a dû laisser à son successeur.

M. Harper possédait à un haut degré une des vertus les plus belles et les plus fécondes en œuvres méritoires, la charité. Il fut, dans sa paroisse, l'ami, le père de tous les nécessiteux. C'est peindre, dans toute sa beauté et dans toute sa fidélité, le sentiment de la paroisse, en disant qu'elle le considérait depuis de longues années comme un père chéri sur lequel elle pouvait toujours compter. Il n'y avait pas une misère, pas une infortune, qu'il ne désirât soulager et c'était pour lui un plaisir, en quelque sorte un besoin de sa nature privilégiée, de pratiquer cette grande loi de la charité qui a tant d'empire sur tous les cœurs.

Comme complément, comme couronnement de cette vertu, il avait un détachement extraordinaire de toutes les choses de la terre. Il ne pensait guère à lui et souvent ses paroissiens l'ont vu se dépouiller des choses qui lui étaient plus nécessaires, pour goûter la satisfaction pure et douce du sacrifice de sa personne, du sacrifice de ses biens, pourvu qu'il procurât un peu de bonheur sous la chaumière du pauvre ou du malheureux. Ce qui prouve son abnégation, c'est le don qu'il lui a été fait, l'année dernière, par ses ouailles. Ce qui le prouve encore davantage, c'est qu'il était, depuis plus de trente-sept ans, curé d'une des plus riches paroisses de ce diocèse et qu'il quitte cette vie sans laisser aucune fortune.

Il se trouve, à quelques pas de Québec, une charmante église, un vrai bijou qui fait l'admiration de tous ceux qui la visitent. On lira avec plaisir la description que fait de l'église de Saint-Romuald, M. Em. Blain de St. Aubin, dans le dernier numéro du *Canada* :

L'église de Saint-Romuald est située à deux cents arpents de la rive, sur un joli tertre. Elle est bâtie en pierre de taille, dans le style grec cothorien, et a 155 pieds de long sur 65 de large; elle fut érigée en 1855, par le Rév. M. Sax, pour remplacer une petite Chapelle en bois qui l'avait remplacée. Elle est bâtie sur un terrain qui n'est qu'à deux cents pas de la rive. Le clocher est élégant et soigné; on l'aperçoit à une grande distance. Fort de ces observations et renseignements préliminaires, j'entraînai dans l'église. Les vespres achevées, quand les pieux filets se furent retirés, je commençai à examiner les peintures à fresque qui ornent l'église. Des peintures à fresque, à Saint-Romuald ? oui, pourtant, je vous l'assure.

Dans le sanctuaire, trois tableaux représentant la naissance, la mort et la résurrection du Christ; les personnages, comme dans tous les tableaux de l'église, y sont de grandeur naturelle, ou peu s'en faut. Dans la voûte, depuis le centre qui couronne le maître-autel, jusqu'au-dessus de la porte principale, une série de huit tableaux représentant les principaux épisodes de la vie de Saint-Romuald, fondateur de l'ordre des Carmélites et qui vécut de l'an 636 à 1036. Le tableau qui se trouve au-dessus du maître-autel est surtout remarquable. C'est une peinture à l'huile, le sujet est l'apothéose de Saint-Romuald. Vous dire la perfection que l'artiste a su mettre dans la pose des divers personnages, dans l'exécution des figures et des draperies serait chose impossible, il faut voir ces chefs-d'œuvre pour s'en faire une juste idée. Il y a aussi, dans le sanctuaire, six médaillons, sur fond d'or, représentant les 4 évangélistes et Saint-Pierre et Saint-Paul.

Des deux côtés de la série des tableaux de la vie de Saint-Romuald, des médaillons, également sur fond d'or, et de 3 pieds 1/2 de diamètre, représentent les pères de l'Eglise d'Occident, du côté de l'évangile, et les médaillons, des médaillons en grisaille, et au-dessous une frise formant corniche, le tout exécuté dans le meilleur goût. Ce qui frappe, au premier coup d'œil, c'est l'harmonie parfaite des couleurs entre les peintures à l'huile, (vie de Saint-Romuald), les peintures à l'huile, les médaillons et les bordures; rien de trop voyant, une sobriété parfaite dans l'ensemble.

Dans les bas-côtés, la chapelle de la Sainte-Vierge et celle de Saint-Joseph. Sur l'autel de la première, une magnifique statue de la Vierge sculptée en bois, sur un socle de marbre. Sur l'autel de la seconde, un tableau représentant la mort de Saint-Joseph. Cette composition m'a surtout frappé; elle est parfaitement originale et les figures y atteignent la perfection.

Entre les fenêtres et à la suite de l'autel de la Vierge, une série de tableaux représentant quel-

lèvement terminé cet automne et qu'il est l'œuvre de M. W. Lamprecht, un artiste allemand, grand prix de l'école de Munich. ... amené ici par le digne curé de St. Romuald, le Rév. M. Sax.

Un connaisseur me dit qu'il préfère de beaucoup les fresques de St. Romuald à celles de l'Eglise du Gesù, à Montréal. Je ne devrais peut-être point répéter cette appréciation, crainte de faire des jaloux. Chose bien certaine, c'est qu'à St. Romuald presque tous les tableaux sont à l'huile, tandis que les fresques du Gesù sont des peintures à l'eau. Comme architecture, l'Eglise de St. Romuald ne peut être en comparaison avec celle du Gesù, et je crois que des tableaux de M. Lamprecht paraîtraient avec double avantage dans cette dernière.

PAR VOIE TÉLÉGRAPHIQUE.

Londres, 5 août.

Les évêques irlandais ont résolu de tenir prochainement un synode général auquel les laïques aussi bien que le clergé devront être représentés. Ils ont aussi décidé de convoquer des synodes provinciaux pour examiner les changements locaux qui devront nécessairement être faits dans l'Eglise sous les circonstances actuelles.

La corporation de la ville de Waterford a passé un vote de remerciements à M. Gladstone pour le succès de son bill concernant l'Eglise d'Irlande.

Florence, 6 août.

Pendant la célébration d'une grande fête dans la cathédrale de Frain, en Sicile, les draperies ont pris feu et une panique s'en est suivie parmi la foule qui se précipita vers la sortie à ce moment là, et qui s'est précipitée avec confusion vers les portes. Seize personnes ont été écrasées à mort et un grand nombre ont reçu des blessures graves. Le feu cependant a été facilement éteint avant qu'aucun dommage considérable n'ait été fait à la cathédrale.

Vienne, 5 août.

Pendant le débat qui a eu lieu sur le budget de la guerre dans le Reichsrath, le baron von Benst a dit qu'il était bien hardi de promettre de maintenir la paix pendant un laps de temps considérable, mais il a exprimé l'opinion que si la guerre n'éclate pas pendant les quatre prochaines années, le maintien de la paix sera assuré en Europe pendant longtemps.

Paris, 5 août.

On dit que l'Empereur va bientôt publier un manifeste qui annoncera comme dernier acte de son gouvernement personnel la réduction de certaines taxes, et l'extension du système d'enseignement en France.

Dublin, 4 août.

Les évêques irlandais se sont réunis en conférence privée aujourd'hui en cette ville pour s'entendre sur la réorganisation de l'Eglise d'Irlande.

M. Purdon, un conservateur, a été élu maire de Dublin, mais les libéraux sont en majorité dans le conseil.

Paris, 4 août.

La France croit savoir que la Reine Isabelle est disposée à abdiquer en faveur du prince des Asturies.

On croit que l'Impératrice Eugénie visitera Constantinople, en septembre, et l'on y fait de grands préparatifs pour la recevoir.

Le sénat consulte décreté entre autres choses, que sur la demande de cinq membres, le Sénat pourra se former en comité secret. Les relations du Sénat et du Corps législatif avec l'Empereur et les relations entre ces deux corps de l'Etat seront déterminées plus tard par un décret impérial.

Il n'est pas vrai, comme la nouvelle en a été répandue, que l'Espagne ait entamé des négociations avec les Etats-Unis pour l'indépendance de Cuba.

New-York, 5 août.

Le *Herald* apprend par une dépêche de Madrid que l'Espagne a refusé de vendre Cuba aux Etats-Unis, sous aucune condition.

Vélocipédians.

Paris, 16 juillet.

Les vélocipédies sont devenues, —chaque le sait,—une des plus grandes attractions du moment. Rien de curieux comme d'aller voir, le matin, les évolutions des vélocipédies au manège de l'avenue Bugeaud, dans l'ancien local de la maison Godillot.

L'établissement a huit mille mètres. Le manège est asphalté. Cinq ou six cents personnes, des jeunes, des vieux, des gras et des minces, s'essayent à trouver l'équilibre sur le coursier à deux roues. On ne se lase dans les allées du bois de Boulogne que lorsqu'on a passé par ce gymnase d'entraînement ou par celui de la rue Jean Goujon.

Pour prouver l'immense développement de la vélocipédie nous citerons ce fait : La compagnie parisienne, ancienne maison Michaux, fabrique trois cents vélocipédies par vingt-quatre heures; que voit devenir les chevaux ?

Ajoutons que, dans ces derniers mois, cent trois brevets ont été pris en Angleterre pour inventions ou perfectionnements de vélocipédies. La perfide Albion aura ses chevaux de bois par sang et les écuries de l'avenir ne seront autre chose que des ateliers de menuiserie. La mode marche.

L'international donne la nomenclature des genres et variétés de la grande famille des vélocipédies qui, pour être d'origine récente, n'en fait pas moins son chemin.

Il a compté : le vélocipède à rails; le vélocipède à roues, jointé à volonté *God save the Queen*, la machine du *Prophète* ou *du qui avance*; le vélocipède à berceau; le vélocipède à manivelle; à roues, deux devant, une derrière, qui est très-hygiénique par les grandes chaleurs; le vélocipède à quatre roues, avec places ménagées pour une dame, pour sa maîtresse et pour le cocher; enfin, le plus merveilleux de tous, le vélocipède à une seule roue énorme, et portant cinq hommes qui, par leurs efforts réunis, le font marcher avec une rapidité vertigineuse.

On construit en ce moment chez un mécanicien de la rue Oberkampf un vélocipède à cinq roues pouvant contenir douze voyageurs, et qui fera sans gêne ses quinze kilomètres à l'heure. A vrai dire, ce n'est pas un vélocipède, c'est une diligence. Le mouvement lui sera communiqué par le poids des voyageurs eux-mêmes.

Autrefois, plus une voiture était chargée plus la traction en était laborieuse; désormais ce sera tout le contraire qui arrivera; plus le nouveau véhicule contiendra de voyageurs, plus sa vitesse sera grande; voilà le progrès !

A Charlottenbourg, près de Berlin, ces jours-ci, toute une bande de vélocipédistes prenait ses ébats au milieu d'une brillante assistance; les uns se lançaient de toute la force de leurs jarrets, d'autres faisaient des grâces, tous étaient contents de l'effet qu'ils produisaient. Subitement s'éleva dans une allée un énorme bouillonnement, avec des aboiements furibonds, se mit à la poursuite des jeunes *vélocipèdes*; à sa voix on vit accourir de partout des chiens, grands et petits, caniches et roquets; bientôt ce fut toute une meute donnant la chasse à nos pauvres jeunes gens qui, au milieu des éclats de rire de la foule employable pour ces sortes de débâcles, fuyaient à qui mieux mieux; c'était un tintamarre effroyable, surtout quand un des animaux avait happé le pan d'un habit et qu'il se débattait en entraînant derrière lui une douzaine d'autres chiens cherchant à le lui arracher.

Le tumulte fut au comble, lorsque quatre gros chiens attachés par couple à deux petites voitures d'enfant se mirent de la partie; les boîtes en fer-blanc roulaient sur le chemin avec fracas et finalement les deux véhicules volèrent en éclats. Cependant les malheureux victimes parvinrent à s'échapper sans deux qui choppèrent contre un pavé et allèrent s'étendre dans un fossé rempli de vase où la meute les suivit en poussant des hurlements de triomphe. A ce moment cependant, les spectateurs qui avaient suivi la chasse en courux, intervinrent et empêchèrent les deux jeunes gens d'avoir le sort d'Actéon; ils ont été quittes pour quelques foulures.

Au nom des principes immortels de 89, le *Figaro* proteste.

Un monsieur pétitionne au Sénat pour qu'on supprime les vélocipèdes.

Mais sachez bien quel drôle de pays que le nôtre où l'on passe sa vie à demander la liberté, et où on ne laisse pas même les citoyens jouir en paix de la liberté de se casser le cou.

Si ça leur plaît, à ces gens,—et si ça ne gêne personne—

Henri Monnier prépare une nouvelle édition de *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*. Il y introduira cet important changement : au lieu de :

« Le char de l'Etat navigue sur un volcan. »

On lira désormais : « Le *Vélocipède* de l'Etat, etc. »

C'est logique !

Variétés.

UNE NUIT TERRIBLE.

Nous trouvons dans un journal américain, le *New-York Tablet*, le récit effrayant que voici :

Un soldat qui faisait partie de l'armée du général Sherman pendant sa longue et rude marche des bords du Mississippi jusqu'à Savannah, sur les rives de l'Atlantique, à travers les Etats du Sud en révolte, détache de son carnet une page que nous traduisons :

« Nous avions marché pendant tout le jour sous un soleil brûlant. Des nuages de poussière obscurcissaient l'atmosphère et nous étouffaient. Nous marchions fatigués par le courage de notre vaillant général, qui semblait avoir infusé son esprit dans chacun de nous.

Il suffira de faire une description de mes personnes pour avoir une idée de celle de mes camarades. Mon képi était souillé et déchiré; ma barbe était en désordre, et aussi bien que mes cheveux, non peignés depuis plus d'une semaine, pleine de poussière et de vermine. Mes yeux étaient bûlés par les rayons du soleil, et mes tempes étaient agitées par la fièvre. Le harnais pressait péniblement mes épaules, et adessus était placé mon fusil.

Mon sang circulait comme du feu dans mon corps, depuis le front jusqu'aux pieds qui étaient déchirés par tant de milles de marche.

Les pauvres camarades qui m'entouraient étaient dans un aussi pitoyable état.

Plusieurs d'entre eux étaient tombés morts le long de la route, par suite d'insolation ou d'excès de fatigue.

Parfois nous traversons un bois, et combien nous désirions alors nous reposer sous ses ombrages ! Nous entrions dans une vaste plaine, bornée à quelque distance par un marais, où de nombreux reptiles se baignaient et se reposaient au-dessus des eaux leur tête hideuse pour respirer les miasmes qui flottaient autour d'eux.

De temps à autre nous apercevions un gros serpent noir, une couleuvre ou un vipère ramper à travers les broussailles, et quand nous approchions de quelque mare presque desséchée, c'était un énorme serpent qui agitait ses mâchoires et poussait un horrible sifflement, comme pour effrayer les étrangers qui venaient le troubler dans son domaine.

Mais nous poussions toujours en avant. Sherman continuait sa marche victorieuse jusqu'à l'Océan, et ni les marais, ni les forêts, ni les plaines, ni les montagnes ne pouvaient l'arrêter.

Un jour, la chute de ce jour dont j'ai parlé en commençant, plusieurs hommes de notre corps demeurèrent à l'arrière, et je fus le premier à me trouver à deux ou trois milles de l'armée, incapable de continuer la route. Craignant l'attaque de bêtes féroces ou des reptiles si je venais à m'endormir sur la terre, je tâchai d'arriver jusqu'à un petit bois qui se trouvait assez proche, et après avoir bu une goutte de brandy que je conservais dans mon bidon, je parvins à grimper sur un gros arbre tout près du chemin et à une courte distance d'un marais rempli de touffes de jonc et de tiges d'eau stagnante.

Je me penchai entre les branches de cet arbre, et après avoir pris mes mesures pour éviter une chute, je me préparai au sommeil. Je ne pouvais m'endormir. Insensiblement mes sens se calmèrent, mes yeux se fermèrent et je me laissai aller à un sommeil réparateur.

Je devais être endormi depuis trois ou quatre heures, quand je fus réveillé par des cris de détresse qui s'élevaient du pied de l'arbre sur lequel j'étais enroulé. Je frotais mes yeux, je regardai en bas, et je fus témoin d'une scène horrible, que je n'oublierai jamais, et dont le souvenir me remplit encore aujourd'hui d'un indicible effroi.

Un de mes compagnons était là au-dessus, devant tout vivant par des serpents. Il aura dû tenter de grimper sur l'arbre, puis sera tombé à terre, épuisé de faiblesse. Oh ! quel horrible spectacle ! La lune, qui était dans son plein, jetait une telle clarté, qu'on se serait cru au milieu des orilles d'un théâtre, et les serpents sur les flancs d'un marais, qui paraissaient animés par le mouvement des reptiles, les avançant en colonne serrée et les bêtises de tout genre.

J'apercevais des serpents verts, jaunes, tachetés et couleur de cuivre. Chez quelques-uns, la tête était plate et allongée; pour d'autres, elle était effilée comme un dard. Ils rampaient sur l'herbe et s'approchaient de leur proie, et leur queue s'agitait et brillait aux rayons de la lune. Je voyais tout cela, et la terreur me glaçait le sang.

C'était en vain; j'étais paralysé par la terreur et une indicible répugnance. J'aurais voulu fuir et fuir sur la masse. Un énorme serpent tout gonflé de chair humaine roula sur le corps de mon camarade, et aussitôt pour mettre le comble à l'horreur, les autres se jetèrent sur lui pour le dévorer, attirés sans doute par l'odeur de la chair dont il était repu.

Il me semblait que l'armée des serpents qui sortaient du marais et du bois n'aurait pas de fin. Je les entendais siffler et ramper, j'entendais le bruissement des feuilles et du gazon desséché, le froissement des branches et les clapotements de l'eau, à mesure qu'ils avançaient au lugubre banquet. Je cherchais de nouveau mon fusil, mais dans l'espoir de sauver mon camarade, car la vie en lui était éteinte, mais pour le venger. Un autre serpent fut frappé, et pendant qu'il se débattait dans les trames de la mort, son corps jaunit et vint se tordre vers moi plein de rage et de fureur.

La boucherie se continuait. Les vêtements déchirés étaient détachés du corps; le sang était laché par une centaine de langues effilées; le poison était infusé dans le cadavre par autant de mâchoires aux dents aiguës.

Je remarquai un serpent mince, long, à la tête plate et tachetée de noir, plongeant et replongeant avec une joie féroce son dard bifurqué dans les jambes et les cuisses du soldat, comme s'il eût voulu satisfaire une vieille rancune. Il ne resta bientôt plus une parcelle de chair sur le corps de mon camarade.

Le cadavre d'un soldat ne pouvait mieux polir un marbre que ne l'étaient ses ossements sous la dent de ces reptiles. Les oreilles, les pieds, les jambes, les côtes, les mains, les yeux, les nez, les oreilles, la tête étaient rongés et ne laissaient voir que des ossements blanchis. Le sang avait été laché sur la terre.

Les serpents se disputaient entre eux le dernier lambeau de chair et la dernière goutte de son sang, comme des chiens affamés se battent pour un morceau de viande.

J'observai cette scène affreuse et j'avais la mort dans l'âme; je ne pouvais détacher mes yeux d'un tel spectacle, et je voulais en voir le dénouement. C'était vraiment chose effrayante de voir les serpents se battre entre eux. Aussi longtemps qu'il y eut un débris à dévorer, ils se contentaient de s'en saisir avec avidité et mordaient leurs voisins qui venaient à leur disputer.

Mais lorsqu'ils eurent achevé de dépouiller leur proie, ils plongèrent leurs aiguillons dans les flancs de leurs camarades; alors, leurs sifflements, leurs mouvements rapides, les contours sinueux qui formaient leurs corps gluants, offraient un tableau que nulle langue ne peut décrire, que nul pinceau ne peut dépeindre.

Il y avait plus d'une heure que j'assistais à ce spectacle et que je surveillais la sanglante bataille que les serpents se livraient entre eux, lorsque je fus saisi par la pensée qu'ils pourraient bien s'attaquer à moi s'ils venaient à me découvrir. J'avais déjà remarqué plus d'un œil flambant se tournant vers les branches de l'arbre quand mon fusil avait fait feu. Et maintenant je commençais à redouter une attaque personnelle.

Un gros serpent noir avait enlevé un morceau de chair humaine et s'apprêtait à l'avaler, quand les autres se jetèrent sur lui; pour leur échapper il courut à l'arbre, il s'éleva autour du tronc et grimpa rapidement, suivi par une dizaine d'autres. Il s'avancèrent en se repliant sur lui-même; les sinuosités de son corps gluant ressemblaient à une chaîne métallique enserrant le tronc de ses nœuds; ses mouvements étaient si rapides qu'une partie de la viande tombait de ses mâchoires.

J'observai et je me sentais perdu. Je tirai mon sabre du fourreau, et d'un coup je détachai la tête du corps, au moment où il allait atteindre la branche sur laquelle j'étais perché. Sa masse tomba lourdement à terre, entraînant dans sa chute les autres serpents qui le suivaient de près. Je pus voir, à la clarté de la lune, la hideuse tête du serpent rouler à terre et agiter ses mâchoires en mordant la viande qu'elles tenaient et repandant sur la terre des gouttes de sang et un poison jaunâtre.

Cet acte me sauva, car il détourna l'attention des reptiles. Ils commencèrent à battre en retraite vers les marais et le bois. J'entendais avec bonheur le bruit que produisait leur marche rampante sur le gazon et à travers les broussailles, et les clapotements de l'eau à mesure qu'ils se plongeaient dans les flaques du marais pour s'y rafraîchir.

Tout devint silencieux, mais je n'osai pas descendre avant le matin. Dès que le soleil parut à l'horizon, j'aurais mon fusil, et tenant dans mes dents mon sabre nu, je descendis à terre où étaient étendus les os blanchis de mon camarade. Je pris la fuite, ne pouvant plus supporter cette scène lugubre, et à chaque pas que je faisais, il me semblait qu'une légion de serpents était à ma poursuite. Je rencontrai un corps de cavaliers qui étaient à la recherche des retards latents et des traînards; ils me ramenèrent au camp dans un état complet de défaillance.

C'est tout ce que j'ai pu raconter de cette terrible épisode de notre marche, mais je ne crois pas que l'enfer avec toutes ses horreurs puisse produire sur mon esprit et sur mon imagination une impression plus profonde, plus effrayante que ne fit le spectacle de ce soldat dévoré vivant par les serpents, près d'un marais, dans la Caroline du Sud ! — *Courrier des Etats-Unis*.

M. Hartz, le célèbre prestidigitateur, doit visiter Québec, et y donner quelques soirées à la salle de musique de la rue St. Louis, à commencer le 17 du présent mois.

Le Prince Arthur est attendu à Halifax vers le 21 du présent mois.

M. Maquette, le champion des *relocemen* de Montréal, lance un défi à M. C. Duquette, le champion des vélocipédistes de Québec.

Il est probable que M. Duquette relèvera le gant.

Un petit garçon, enfant de M. McTaggart, rue Champlain, qui avait disparu de la maison de ses parents depuis lundi, a été trouvé, mercredi, noyé dans le fleuve, vis-à-vis le marché Finlay. Une enquête a eu lieu hier matin.

BAINS ! BAINS ! — On trouve du matin au soir des bains froids, ou chauds ou d'orage, à l'établissement de la rue du Palais. La maison est bien tenue.

La *Shipping and Mercantile Gazette* de Londres enregistre 25 naufrages pendant la semaine terminée le 21 juillet. Total pour la présente année, 1365.

Le vapeur *Advance* part à 8 heures, ce soir, pour Rimouski, arrivant à la Rivière Ouelle et à la Rivière-du-Loup.

Le vapeur *Clyde* partira pour Tadoussac, demain matin à sept heures, arrêtant à la Baie St. Paul, aux Ebolements, à Murray Bay et à la Rivière du Loup.

UN PHÉNOMÈNE GÉOLOGIQUE EN AUVERGNE. — Un phénomène géologique fort extraordinaire vient de se produire près du village de Murat entre la vallée du Mont-Dore et celle de Saint-James. Les détails que nous allons donner à ce sujet nous ont été fournis par un témoin oculaire et sont de la plus rigoureuse exactitude :

La semaine dernière, un entrepreneur, creusant un puits rectangulaire, avait poussé son travail jusqu'à 53 mètres à travers le tuf solide qui recouvre dans cette partie de la vallée le terrain primitif. A cette profondeur insignifiante, si on le compare à celle des puits de mine, le chéolour devint si intense que les ouvriers ne pouvant séjourner longtemps, étaient fréquemment relâchés. Leurs sabots s'échauffaient rapidement, et il était impossible de se reposer sur le rocher brûlant. L'apparence du tuf révélait, d'ailleurs, qu'on était arrivé à la limite de cette roche et qu'on devait rencontrer bientôt le granit.

Cet tuf si dur dans ses couches supérieures, présentait ensuite une constitution plus molle. L'entrepreneur avait recommandé la plus grande prudence à ses ouvriers; ils devaient en son absence déblayer le fond du puits, mais ils devaient attendre son retour pour fouer davantage.

</

